

LESLEY-ANN JONES



**CE QUI A TUÉ
JOHN LENNON**

VIES ET MORTS D'UNE LÉGENDE

A L I S I O

CE QUI A TUÉ JOHN LENNON

VIES ET MORTS D'UNE LÉGENDE

Le 8 décembre 1980, la planète s'est arrêtée de tourner pour des millions de personnes. John Lennon venait d'être abattu à New York, au pied de l'immeuble où il vivait avec Yoko Ono et leur fils. C'était il y a 40 ans, et le monde pleurait la disparition de sa plus grande icône.

À partir d'années de recherches et d'une série d'interviews inédites, Lesley-Ann Jones nous offre la biographie la plus complète du célèbre Beatle. Et à mesure que se dessine la figure d'un artiste secret et tourmenté, éternel exilé, émerge une question : quand le véritable John Lennon est-il mort ?

Quelle suite de petites ruptures et de renoncements a signé la disparition de l'homme qui s'estimait « plus populaire que Jésus » ?

Lesley-Ann Jones est une biographe, romancière et journaliste britannique de renom. Amie d'enfance de David Bowie et passionnée de musique, elle a interviewé les plus grands artistes de la planète et les livres qu'elle leur a consacrés ont connu un véritable succès outre-Manche avant d'être traduits dans de nombreux pays.

ISBN 978-2-37935-117-4



9 782379 351174

24 €
PRIX TTC
FRANCE

Rayon : Biographies, Musique

ALISIO

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Text copyright © Lesley-Ann Jones, 2020

Publié à l'origine en anglais au Royaume-Uni
par John Blake Publishing, une marque de Bonnier Books UK.

Le droit moral de l'auteure a été établi.

Titre original : *Who Killed John Lennon?*

Traduit de l'anglais par Sylvie Deraime, Valentine Palfrey
et Jean-Baptiste Rendu.

Design de couverture : Caroline Gioux

Illustrations de couverture : © David Redfern/Getty Images

Maquette : Sébastienne Ocampo

Suivi éditorial : Claire Duvivier

Relecture-correction : Emmanuelle Pavan

© 2020 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-117-4

LESLEY-ANN JONES

**CE QUI A TUÉ
JOHN LENNON**

VIES ET MORTS D'UNE LÉGENDE

**TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SYLVIE DERAIME,
VALENTINE PALFREY ET JEAN-BAPTISTE RENDU**

A L I S I O

À PAPA :
CELUI QUI LUTTE NE MEURT JAMAIS

KENNETH POWELL JONES
11 OCTOBRE 1931 - 26 SEPTEMBRE 2019

SOMMAIRE

ÉCHOS		9
CHAPITRE 1	UNION	45
CHAPITRE 2	ABANDON	61
CHAPITRE 3	JULIA	79
CHAPITRE 4	CYNTHIA	119
CHAPITRE 5	JOCONDE	137
CHAPITRE 6	INFERNO	149
CHAPITRE 7	PYGMALION	171
CHAPITRE 8	CINQUIÈME	191
CHAPITRE 9	AMERICA	211
CHAPITRE 10	ALMA	227
CHAPITRE 11	FREDDIE	235
CHAPITRE 12	RÉDEMPTION	245
CHAPITRE 13	YOKO	259

CHAPITRE 14	ENLISEMENT	271
CHAPITRE 15	RÉVÉLATION	287
CHAPITRE 16	MÉTAMORPHOSE	311
CHAPITRE 17	KYOKO	331
CHAPITRE 18	MAY	357
CHAPITRE 19	RÉSURRECTION	377
CHAPITRE 20	REPLAY	391
CHAPITRE 21	FINALE	401
CODA	« A DAY IN THE LIFE » CHRONOLOGIE CHOISIE	427
	ENCORE QUELQUES MOTS...	491
	MUSIQUE	501
	NOTES	523
	BIBLIOGRAPHIE ET RECOMMANDATIONS	565
	REMERCIEMENTS	571

IN MEMORIAM

JOHN WINSTON ONO LENNON
9 OCTOBRE 1940 – 8 DÉCEMBRE 1980

**« JE TIENS EN MOI UNE BÊTE,
UN ANGE ET UN FOU. »**

DYLAN THOMAS

**« HEUREUX LES GENS BIZARRES – LES POÈTES,
LES MARGINAUX, LES ÉCRIVAINS, LES MYSTIQUES,
LES HÉRÉTIQUES, LES PEINTRES
ET LES TROUBADOURS –, CAR ILS NOUS
APPRENNENT À PORTER SUR LE MONDE...
UN REGARD DIFFÉRENT. »**

JACOB NORDBY

**« MIEUX VAUT PARTIR JEUNE,
FOUDROYÉ EN PLEINE GLOIRE. »**

SIMON NAPIER-BELL

ÉCHOS

Les rythmes de l'esprit et de la mémoire sont comme les marées. Ils changent de forme constamment. Même ceux qui ont connu et côtoyé John Lennon sont enclins à oublier certaines choses. Quelques-uns réécrivent l'histoire pour combler des lacunes, ce qui peut leur être pardonné. Quarante ans, c'est toute une vie. Ce fut toute la vie de John. Et pourtant, il nous semble si proche. 2020, année commémorative s'il en est : quarante ans depuis son assassinat, le 50^e anniversaire de la séparation officielle des Beatles^{1*}, le 60^e des débuts du groupe à Hambourg, et l'année où John aurait eu quatre-vingts ans. Il était temps de repartir sur ses traces avec un regard neuf. Si vous avez moins de cinquante ans, vous n'étiez pas né quand les Beatles se sont séparés. Si vous avez moins de quarante ans, vous n'étiez pas né quand John est mort. Inimaginable ? Avez-vous, comme moi, cette impression qu'il est toujours là ?

Il y a autant de versions de son histoire que de gens pour la raconter. Là où la vérité est une affaire de point de vue, les faits et les chiffres sont parfois un désagrément. Le souvenir déformé par les suppositions et les théories peut mener à la confusion. Si la supputation est la mère

* Les notes numérotées sont en fin d'ouvrage, page 523 (NdE).

de toutes les bévues, la spéculation est la voleuse de la pensée rationnelle. L'une et l'autre brouillent les pistes. John l'a joliment exprimé dans *Beautiful Boy (Darling Boy)* tiré de *Double Fantasy*, dernier album paru de son vivant : « *Life is what happens to you while you're busy making other plans²* » (La vie, c'est ce qui arrive quand on est occupé à d'autres projets).

Durant sa courte vie bien remplie et chaotique, John a dit beaucoup de choses. Il est revenu sur ses paroles, a réécrit sans cesse sa propre histoire et ses pensées, au point de dérouter le chroniqueur aussi sûrement que les récits contradictoires de ses proches ou de ceux qui ont croisé son chemin. Qu'ils se questionnent ! C'était le grand plaisir de John. Déconcertant ? Oui, pour vous comme pour moi.



On connaît la fin. New York, 8 décembre 1980. Une nuit venteuse, mais douce pour la saison. John et Yoko sont raccompagnés chez eux en limousine après une soirée d'enregistrement au studio Record Plant. Arrivée devant le Dakota Building à 22 h 50, heure locale. Ils sont abordés par un marginal originaire du Texas, qui tient serré contre lui un revolver Charter calibre 38 et un exemplaire de *L'Attrape-Cœurs* de J.D. Salinger. Mark Chapman, vingt-cinq ans, les attendait. Calmement, il tire cinq balles vers John. Quatre l'atteignent. John est transporté par la police au Roosevelt Hospital, à l'angle de la 59^e Rue et de Central Park. Là, le docteur David Halleran, interne en chirurgie de vingt-neuf ans, a tenu le cœur de John entre ses mains, pratiquant un massage cardiaque et priant en silence pour un miracle.

Docteur *qui* ? Tous les récits ne s'accordent-ils pas pour affirmer que Stephan Lynn et Richard Marks ont opéré John pour tenter de lui sauver la vie ? Le docteur Lynn a donné nombre d'interviews – ses souvenirs embellissaient au fil des ans. Il a raconté que Yoko se tapait la tête par terre. Pourtant, en 2015, après avoir entendu des années durant des médecins s'attribuer ceci et cela, David Halleran est sorti du silence « au nom de la vérité historique ». Dans un entretien à *Media Spotlight Investigation* sur Fox TV, il a affirmé que ni Lynn ni Marks n'avaient touché le corps de John. Son témoignage fut corroboré par deux infirmières, Dea Sato et Barbara Kammerer, présentes avec lui dans la chambre 115 en cette funeste nuit. Yoko est également intervenue, réfutant les coups de tête hystériques. Elle a assuré avoir gardé son calme, pour le bien de Sean, leur fils de cinq ans. Elle a confirmé la version du docteur Halleran. Pourquoi n'a-t-il pas parlé plus tôt ?

« Cela ne me semblait pas très pro de clamer : “Bonjour, je suis David Halleran, je me suis occupé de John Lennon”, explique-t-il. À l'époque, je voulais simplement rentrer chez moi. J'étais désespéré, bouleversé, on se sent responsable de n'avoir pu agir différemment. »

Étiez-vous aux États-Unis ce jour-là ? Faisiez-vous partie des 20 millions de téléspectateurs assis devant le match opposant les New England Patriots aux Miami Dolphins, diffusé dans le cadre de *Monday Night Football* sur la chaîne ABC, lorsque le commentateur Howard Cosell a lâché la bombe, annonçant que John Lennon avait été abattu ? Des millions d'autres qui ont suivi le flash spécial sur NBC et CBS ? Des milliers qui se sont rendus dans l'Upper West Side pour participer à la

veillée ? Où étiez-vous ailleurs dans le monde, découvrant après le drame les hordes de fans terrassés de douleur en train de piétiner la boue de Central Park, et de passer des fleurs à travers les grilles du Dakota, en chantant *Give peace a chance* ? Saviez-vous que le système audio de l'hôpital diffusait une version instrumentale de *All My Loving* lorsque Yoko a appris la mort de son mari ? Alan Weiss, le producteur télé, l'a entendu. À ce moment précis, il était dans le couloir, sur un brancard, attendant d'être soigné suite à un accident de moto. Coïncidence³ ?

Si vous étiez déjà né et que vous habitiez en Angleterre, vous dormiez probablement. John est mort à 23 heures, heure de New York, le 8 décembre (l'heure exacte du décès varie selon les comptes rendus), soit 4 heures du matin, heure de Greenwich, le mardi 9 décembre. La nouvelle a été annoncée de l'autre côté de l'Atlantique par Tom Brook, correspondant de la BBC à New York, qui la tenait de Jonathan King, ex-magnat de la pop et auteur-compositeur. Brook a filé au Dakota et joint l'équipe de *Today* de Radio 4 depuis une cabine téléphonique. Il n'y avait pas de matinales à la télé, à cette époque, alors les gens écoutaient la radio. On a dit à Tom de rappeler à 6 h 30, quand l'émission, co-présentée par Brian Redhead ce jour-là, prendrait l'antenne. Brook a dévissé un récepteur téléphonique du bureau pour s'y brancher et transmettre ses enregistrements de voix – pas d'Internet, pas d'e-mail, pas de mobiles – avant d'être interviewé en direct par Redhead. Lorsque nous nous sommes réveillés pour aller à l'école, à la fac, au bureau, promener le chien, l'impensable était partout.



Où étiez-vous lorsque vous avez appris la nouvelle ?

Telle est la question. Faisant écho à l'ouverture de l'impérissable soliloque d'Hamlet⁴, c'est en effet LA question de notre époque, tandis que la Génération silencieuse née entre 1925 et 1945 et celle des *baby-boomers* de l'après-guerre ont plutôt tendance à se rappeler ce qu'ils faisaient quand ils ont appris l'assassinat de John F. Kennedy. Alors que je commençais mes recherches pour ce livre, j'en ai parlé avec mes trois enfants. « Vous devez comprendre, leur ai-je dit, que John Lennon est notre JFK. » « Hein ? m'a répondu mon étudiant de fils. Quel rapport entre Lennon et un aéroport* ? »

Les milléniaux et post-milléniaux (respectivement génération Y et Z) feront plus volontiers référence à la mort de Diana, princesse de Galles, même s'ils étaient à peine nés. Mais pour la génération intermédiaire, celle que l'on nomme parfois la génération X, née au tournant des *sixties*, c'est John Lennon.

Cette trinité de morts inutiles a plus en commun qu'il n'y paraît. Toutes ont exacerbé les théories du complot. Lorsque le 35^e président des États-Unis est assassiné à Dallas le 22 novembre 1963, la spéculation fait rage. Lee Harvey Oswald, l'assassin présumé, a-t-il agi seul ? Travaillait-il pour la mafia ? Le coup a-t-il été monté par Cuba ? Combien de balles tirées ? Depuis la fenêtre du 5^e étage ou depuis le fameux talus herbeux en amont du cortège présidentiel ? Les résultats de l'enquête furent longtemps contestés – ils le sont encore, près de soixante ans après les faits. Après la mort de la princesse Diana et de Dodi al-Fayed dans un tunnel parisien le 31 août 1997, une mystérieuse Fiat Uno est devenue le symbole de la

* Le plus gros aéroport de New York porte le nom de John F. Kennedy (NdT).

tragédie. 175 allégations ont fait l'objet d'une enquête. Le principal plaignant, le magnat égyptien Mohamed al-Fayed, soutenait la plus grave d'entre elles : la princesse aurait été éliminée car elle portait l'enfant de son fils et héritier. Nombreux sont ceux qui croient aujourd'hui encore qu'elle a été tuée par les services secrets.

Idem pour John. Sa mort a longtemps fait l'objet de spéculations : on disait qu'elle était liée à sa surveillance par la CIA et le FBI, à cause de ses antécédents de militantisme de gauche ; que son assassin Mark Chapman avait subi un lavage de cerveau ; que José Perdomo, le concierge du Dakota, aujourd'hui décédé, était un exilé cubain lié à l'invasion ratée de la baie des Cochons en 1961. La vérité la plus simple ne contentera jamais un théoricien du complot (voir aussi : les « platistes », le « certificat de naissance d'Obama », la « démolition orchestrée du World Trade Center le 11 septembre »...). Les experts parlent de « biais de la proportionnalité » : le complotisme serait un mécanisme d'adaptation à un événement insupportable. Certains, quand ils perdent la raison, cherchent des responsables supérieurs à leur propre détresse.



Étiez-vous là en 1980 ? Êtes-vous suffisamment âgé pour avoir connu le Rubik's Cube, Margaret Thatcher, Ronald Reagan et l'assassin de J.R. ? Vous souvenez-vous du lancement de CNN, première chaîne d'info en continu au monde ? Avez-vous regardé les JO d'hiver de Lake Placid ? Entendu parler de Tim Berners-Lee, un informaticien travaillant sur ce qui deviendrait le World Wide Web ? Nous l'ignorions alors, mais 1980 nous a

donné Macaulay Culkin, Lin-Manuel Miranda* et Kim Kardashian ; c'était l'année où nous nous trémoussions sur *Call me* de Blondie, *Rock with You* de Michael Jackson, *Coming Up* de McCartney et *Crazy Little Thing Called Love* de Queen ; une année dominée par Bowie et Kate Bush, Diana Ross et Police ; l'année qui nous a privés de Jean-Paul Sartre, Alfred Hitchcock, Henry Miller et Peter Sellers ; Steve McQueen, Mae West, John Bonham de Led Zeppelin et John le Beatle.

Avez-vous fait un saut chez le disquaire le 24 octobre 1980 pour acheter son nouveau single, (*Just Like*) *Starting Over* ? Vous l'aviez peut-être entendu à la radio, en route pour l'école, la fac ou le bureau, et aviez pensé : « C'est moi ou ça ressemble un peu au *Don't Worry Baby* des Beach Boys ? » Sorti trois jours plus tard aux États-Unis, le titre deviendrait le plus gros succès solo de John outre-Atlantique. Et le dernier single publié de son vivant. Le 6 janvier 1981, trois singles de Lennon trustaient le Top 5 britannique : le susnommé à la cinquième place, *Happy Xmas (War is Over)* à la deuxième et *Imagine* sur la plus haute marche du podium. Un exploit qui ne sera pas éclipsé avant trois décennies et demie⁵.



Trente-huit ans plus tard, décembre 2018. Nous voici à l'O2 Arena, sur la péninsule de Greenwich, à Londres, pour écouter Sir Paul McCartney promouvoir son 17^e album studio, *Egypt Station*. Dernière étape de sa fantastique tournée *Freshen Up*. Là où Paul avait coutume d'ignorer ses racines pour jouer presque exclusivement sa propre musique, ce soir-là est une célébration de

* Compositeur, rappeur et acteur américain né en 1980 (NdT).

l'ensemble de sa production – Beatles, Wings et Paul en solo : *A Hard Day's Night*, *All My Loving*, *Got to Get You into My Life*, *I've Got a Feeling*, *I've Just Seen a Face*... Les refrains jaillissent, repris par un public qui jubile. Des photos gigantesques de John et de George en toile de fond. Voici *In Spite of all the Danger*, le premier titre enregistré des Quarry Men. Voilà *Here Today*, hommage douloureux de Paul à John. Tout d'un coup, Ronnie Wood saute sur scène, alors « autant chanter une chanson ensemble, non ? » Et puis soudain, un septuagénaire bondissant rejoint le Beatle et le Stone. « *Ladies and gentlemen*, annonce Paul d'une voix grave, le toujours fantastique monsieur Ringo STARR ! » Lequel s'installe à la batterie quand Ron empoigne une guitare. Ils entament *Get Back*. Le stade s'enflamme. Je chuchote à mes enfants : « Photographiez ça avec vos yeux... La moitié des Beatles sur une scène, cinquante ans après leur séparation, c'est quelque chose que vous ne reverrez jamais ».



Comment cela s'est-il passé pour nous qui étions là pendant les *sixties*, mais sans pouvoir vivre la magie des Beatles en temps réel car nous étions trop jeunes ? Personnellement, je les ai découverts sur le tard, par le biais des Wings. Mais c'était après la fin de mes études, et j'étais alors déjà tombée amoureuse de Bolan et de Bowie, et séduite par Lindisfarne, Simon and Garfunkel, les Stones, Status Quo, James Taylor, Roxy Music, Pink Floyd, les Eagles, Queen, Elton John et tous ces artistes, groupes et styles disparates, qui ont consumé mes années d'adolescence. Imaginer l'impact que les Beatles ont pu avoir sur le monde est difficile pour quiconque ne l'a pas vécu. Ils n'ont rien connu de comparable au cours de leur

vie. Les générations précédentes ont été bien servies par une pléthore d'ouvrages d'auteurs revisitant leur jeunesse. À deux exceptions près – l'ouvrage de Cynthia, l'ex-femme de John, et celui de sa demi-sœur Julia Baird –, toutes les biographies respectables de Lennon ont été signées par des hommes. En réimaginant le temps passé en compagnie des Beatles, ces auteurs se sont rendus plus indispensables au récit qu'ils ne l'étaient réellement (beaucoup ne sont plus là pour en débattre) et ils ont peu à apprendre au lecteur d'aujourd'hui qui recherche l'émotion plutôt qu'une liste interminable d'anecdotes, de dates et d'opinions assénées au bulldozer. N'est-il pas vrai qu'au cours des quatre décennies qui se sont écoulées depuis son assassinat, le Lennon que les jeunes fans ont découvert s'est bien éloigné de celui qu'il était vraiment ?

Ce n'est qu'après sa mort que j'ai rencontré des personnes ayant partagé sa vie. Paul, George et Ringo. Maureen Starkey, la première épouse de Ringo, qui est devenue, un temps, une amie. Linda McCartney, dont j'ai collaboré à l'autobiographie, *Mac the Wife*, jamais terminée ni publiée – l'un de mes plus grands regrets. Et puis Cynthia Lennon, qui m'a demandé d'être le *ghost writer* de son second livre. Le premier, *A Twist of Lennon*, publié en 1978, avait le goût de l'amertume. Frustrée par le refus de John de communiquer avec elle après qu'il l'eut quittée, elle et leur fils Julian, pour Yoko Ono, elle lui avait adressé cette « longue lettre ouverte, où elle disait tout ». Avec le recul, admet-elle, elle aurait dû procéder différemment. L'eau ayant coulé sous les ponts, elle souhaitait s'amender. Mais elle s'est retrouvée empêtrée dans une sombre affaire de faillite de restaurant, et notre projet est tombé à l'eau. Des années plus tard, en 2005, elle publiait *John*, bien

plus audacieux et intime que son premier livre. En tant que journaliste, j'ai accompagné Julian Lennon au festival de Montreux pendant les années 1980. Et j'ai fini par rencontrer Yoko à New York.



Cinquante ans après la séparation des Beatles, nous nous posons encore la question : que s'est-il passé ? Ils ont été le plus grand phénomène social et culturel de tous les temps. Dans les *sixties*, leur célébrité et leur musique ont touché autant d'êtres humains, dans le monde entier, qu'Apollo 11 et l'alunissage de juillet 1969. Neil Armstrong, Buzz Aldrin et Michael Collins sont devenus des superstars grâce à leur expédition lunaire, ils ont fait le tour du monde pour célébrer leur succès, mais en fin de compte cela n'a duré qu'un temps. Pour quel héritage ? Un drapeau fané sur une lointaine surface céleste. Des empreintes de bottes dans la poussière. Une plaque à l'attention des futurs visiteurs pour raconter cet épisode historique. Pour dire que « nous » étions là.

Mais les Beatles n'ont pas été relégués dans le passé. Leurs chansons vivent, respirent. Elles nous sont incroyablement familières. Les Fab Four doivent leur longévité à leur musique. Malgré des chansons enregistrées avec du matériel de piètre qualité, malgré les retouches, les remix, les nouveaux packagings et les innombrables rééditions, les splendides sons d'origine restent d'une fraîcheur absolue. Leur musique n'avait rien de fabriqué. À part quelques reprises, ils ont écrit et composé leurs propres chansons. Joué de leurs propres instruments. Ils étaient parmi les premiers à monter leur maison de disques, Apple, qui a permis de lancer aussi la carrière d'autres artistes. Ils ont vendu un milliard de

disques et leurs titres continuent d'être téléchargés chaque jour. 17 de leurs singles ont été n° 1 au Royaume-Uni, c'est plus que pour n'importe quel artiste à ce jour. Ils ont envoyé plus d'albums en haut du hit-parade britannique, et y sont restés plus longtemps, que tout autre artiste. Ils ont distribué plus d'albums aux États-Unis que n'importe qui. Leur popularité mondiale reste intacte, après 7 Grammys et 15 Ivor Novello Awards. Artistes les plus influents de tous les temps, ils inspirent plus de musiciens que quiconque. Three Dog Night, le Bonzo Dog Doo-Dah Band, Lenny Kravitz, Tears for Fears, Kurt Cobain, Oasis, Paul Weller, Gary Barlow, Kasabian, les Flaming Lips, Lady Gaga et les Chemical Brothers, pour ne citer qu'eux, sont tombés sous le charme des Fab Four. Écoutez la composition des frères Gallagher *Setting Sun*, enregistrée et diffusée par les Chemical Brothers, chantée par Noel – qui emprunte aux paroles de son morceau *Comin' on Strong*, également sous l'influence des Beatles – puis *Tomorrow Never Knows* sur *Revolver*. Les chansons des Beatles ont été reprises par des milliers d'interprètes, de tous âges, de tous genres. Lady Gaga a déclaré, incidemment, que les Beatles avaient également contribué à la libération sexuelle des femmes. Pas mieux.



La grande question – pourquoi sommes-nous là ? – a toujours stimulé artistes et scientifiques. Elle nous a menés sur la Lune. Elle a poussé les Beatles à écrire des chansons. Ils ne l'ont sans doute pas réalisé sur le coup, quand ils faisaient encore les jolis cœurs avec les filles et griffonnaient des paroles inspirées par les frissons de l'amour physique. Nous ne sommes pas près de résoudre les grandes problématiques philosophiques – ces aspects

de la vie qui pourraient bien demeurer à jamais hors de portée de notre compréhension. La conscience existentielle, le dilemme du déterminisme, l'existence (ou non) de Dieu, le mystère de notre avenir, l'idée d'une vie après la mort et de la réincarnation ont depuis des millénaires encouragé l'exploration et aiguillonné la créativité. N'oublions pas que les Beatles étaient eux aussi des explorateurs. Ils ont pris des risques. Ils ont créé de façon inédite, au départ sans être conscients de leur don. Ils ont exposé à l'ère de la télévision, pour une diffusion maximale de la musique et de son message, mais avant la révolution informatique, avant Internet, quand l'info n'était pas encore omniprésente. Pas de chaînes de télé en continu. Il fallait lire les quotidiens pour se tenir au courant (ne serait-ce que les gros titres). Voilà comment ils se sont fait remarquer, voilà comment la plupart des habitants de la planète ont connu les Beatles. Ils étaient (et sont encore) le reflet parfait de la culture et du climat de leur époque. Même si les années 1960 regorgent de géants – Bob Dylan, le « Mozart et Shakespeare de son temps » ; Mohamed Ali, triple champion du monde poids lourds et objecteur de conscience durant la guerre du Viêtnam ; John F. Kennedy ; les militants des droits civiques Martin Luther King et Malcolm X ; et ces incarnations de l'élégance hollywoodienne qu'étaient Elizabeth Taylor, Rock Hudson, Cary Grant, Doris Day, John Wayne... –, les Beatles les surclassent tous. Étaient-ils les chantres de l'harmonie, si irrésistibles qu'ils transcendaient classes, races, générations et sexes ? Était-ce parce qu'ils nous ont donné la bande-son de la décennie ? Parce qu'ils étaient vrais, accessibles, ordinaires, des garçons qui se sont

trouvés, dans une alchimie surnaturelle que l'humanité tout entière a souhaité partager ? Aurons-nous un jour la chance de revivre cela avec d'autres ?

Sincèrement, j'en doute. Parce que cela n'a jamais été et ne sera jamais « seulement » une question de musique. Leur impact a résulté d'une collision de facteurs cristallisés en un épisode sans précédent dans l'histoire. La couverture médiatique étant moindre et moins d'artistes occupant le même créneau, si vous étiez célèbre dans les années 1960, votre renommée – même éphémère – était énorme. Au Royaume-Uni, à l'époque de la percée des Beatles, il n'y avait que deux chaînes de télé : BBC et ITV. BBC2 ne naîtra qu'en avril 1964. Aux États-Unis, la plupart des foyers étaient équipés d'un téléviseur, mais avec seulement trois chaînes : ABC, CBS et NBC. Il y avait donc des moments où la majorité des téléspectateurs regardaient la même chose. Aujourd'hui, tous les pays comptent d'innombrables chaînes, l'attention est moins concentrée et les chiffres d'audience sont fragmentés. Si vous ne faisiez pas partie des 74 millions d'Américains qui assistaient à la première apparition des Beatles dans le *Ed Sullivan Show* sur CBS le 9 février 1964, vous n'aviez pas grand-chose d'autre à regarder – la plupart des gens ont donc humé l'air du temps par défaut. La diffusion radiophonique était également limitée. Au Royaume-Uni, il y avait le BBC Light Programme, mais BBC Radio 1 ne fut pas lancée avant septembre 1967, pour cibler le marché des jeunes dominé par les radios « pirates » – Radio London, Radio Caroline, Swinging Radio England – et Radio Luxembourg.

« Radio London, c'était les Beatles, se souvient Johnnie Walker, présentateur à la BBC. Léchée, proprette, une station de radio qui rassurait maman. Radio Caroline,

c'était résolument les Stones : débraillée, anarchique, anticonformiste et rebelle... Elle offrait une pleine liberté d'expression à l'explosion artistique créative des *sixties*. »

Aux États-Unis, les stations Top 40* présentes dans la plupart des grandes villes ont diffusé les Beatles à partir de 1963-1964. Mais en 1967, l'arrivée de la FM a changé la donne et généré une multitude de petites stations musicales spécialisées. Il faut bien reconnaître que notre époque compte peu d'artistes vraiment populaires – à l'exception notable d'Adele, Taylor Swift, Justin Bieber, Ed Sheeran, Stormzy, Lizzo et Billie Eilish. Le hip-hop est omniprésent et a produit quelques stars – Kanye West, Beyoncé bien sûr et Jay-Z, mais rien de comparable à ce que les Beatles ont réalisé. Leurs chiffres de ventes peuvent bien prétendre le contraire, je persiste et signe : ils ne seront jamais aussi populaires que ne l'étaient les Beatles et n'exerceront jamais la même fascination.

L'avènement, souvent sous-estimé, du transistor bon marché a été crucial. La plupart des jeunes pouvaient se l'acheter ou se le faire offrir, pour le glisser dans leur poche ou leur cartable, ou sous l'oreiller le soir pour l'allumer sous les draps. C'était mon cas. Le petit poste de radio a constitué un tournant majeur de la consommation musicale. Aujourd'hui, enfants et ados écoutent partout de la musique sur leur smartphone grâce à des écouteurs ou un casque, et ils n'imaginent pas que leurs parents et grands-parents, dans l'autobus, collaient leur oreille contre un transistor, sans avoir vraiment le choix du

* Le Top 40 est un format radio musical qui consiste à faire tourner en continu les titres en tête des ventes locales (NdT).

genre de musique qu'ils souhaitent entendre – mais au moins pouvaient-ils rester à l'écoute et partager leur engouement pour leurs chanteurs et groupes préférés.

Côté marketing et médias, les Beatles ont été le premier groupe pop à profiter de ces secteurs émergents pour attirer de jeunes consommateurs, une population nouvelle, abondante et exponentielle. Ces jeunes, dont beaucoup étaient poussés à la révolte par le rock américain des années 1950, avaient adopté des identités, une mode, une musique – en bref, un style de vie – bien différentes de celles imposées par leurs parents. Ils se rebellaient contre les traditions victoriennes et l'austérité d'après-guerre. Mini-jupes, pilule contraceptive... La culture jeune est devenue une force dominante et fougueuse. Les États-Unis s'enorgueillissaient de compter 76 millions de ceux que l'on appelait les *baby-boomers*, nés durant la Seconde Guerre mondiale ou juste après, lorsque le taux de natalité a connu un pic. La moitié de la population avait moins de vingt-cinq ans. Les Beatles leur étaient vendus de la même façon que leurs jouets, leurs bonbons et leurs jeans. La structure sociale des pays du « premier monde » ayant changé, nombre de « nouvelles » voix exigeaient désormais d'être entendues : les femmes, la classe ouvrière, les minorités ethniques... Les avancées technologiques d'après-guerre, la menace nucléaire, la cause perdue qu'était le Viêtnam et d'autres facteurs jouaient leur rôle.

Pour faire court : les Beatles incarnaient le changement. Ils ont indiqué une nouvelle direction, validé une pensée alternative. Ils se sont montrés tels qu'ils étaient, ont arrêté les salades, raconté ce qu'ils voyaient, envoyé valser le protocole, zappé la pompe et l'hypocrisie. Très vite, on ne pouvait plus se passer de leur tchatte,

leurs traits d'esprit et leur humour liverpuldien. Alors que les années 1960 semblaient près de s'engouffrer dans l'autodestruction, les Beatles ont écouté leur petite voix intérieure. Ils se sont faits plus sentimentaux. Ils ont exprimé des émotions sincères. Ils ont dit et chanté leur vérité.

Pour certains observateurs, l'assassinat du président Kennedy a été le facteur déterminant de la percée des Beatles aux États-Unis. Sous le choc, désemparés, les Américains avaient besoin de se raccrocher à quelque chose pour détourner leur esprit de la tragédie et soulager leur chagrin. Ces quatre Britanniques impertinents, méprisant ouvertement les conventions et l'autorité, ont débarqué à point nommé. JFK, « l'homme du peuple », sa personnalité, son glamour et son charme avaient séduit l'Amérique : au tour des Beatles, lors de ce qui a été appelé l'« invasion britannique ». À mesure qu'ils gagnaient en confiance, que leurs compositions mûrissaient pour embrasser spiritualité, philosophie et d'autres dimensions jusque-là ignorées par les autres pourvoyeurs de musique pop, les hordes de fans grossissaient. Ils ont été passés au crible, leur vie privée (si tant est qu'elle pouvait l'être) observée et disséquée. Ils se sont fait l'incarnation d'une jeunesse intrépide et de la liberté, ils ont été quasiment béatifiés. J'exagère ? Ami lecteur, pas le moins du monde.

Ceux qui ont connu ces folles années en sont encore à les analyser. Ils ont aujourd'hui entre soixante et quatre-vingts ans et se félicitent d'avoir vécu « l'expérience Fab Four ». Certains jugent leur génération « différente » et « spéciale » pour cette seule raison. Il est vrai qu'ils se montrent parfois condescendants envers ceux « qui sont nés trop tard ». La domination mondiale des Beatles laisse encore perplexes les jeunes fans de pop, y compris mes

propres enfants. Pourquoi, se demandent-ils, alors que la musique nous a offert Queen, Bowie, Michael Jackson, Madonna, U2, Prince, George Michael et plein d'autres artistes fantastiques, et plus récemment les One Direction, les Wanted, BTS (le groupe sud-coréen Bangtan Boys) et, disons, les Little Mix, pourquoi les Beatles sont-ils encore considérés comme la quintessence – jamais égalée – de la pop-rock ? Parce que, avec leur musique, leur look et leur personnalité, les Beatles ont franchi le mur du son. Ils ont changé le cours de l'Histoire en devenant le premier groupe pop à s'installer dans le cœur et la tête de centaines de millions de personnes, dans le monde entier. Ils ont fait de la pop un langage universel. Avec leurs disques, puis (dans une moindre mesure) leurs films, leurs performances en direct et leurs innombrables interviews, ils continuent à influencer et contaminer de nouveaux convertis. Peut-être pour toujours.

Ombreux, intelligent, vif d'esprit et outrageusement doué, John Lennon était le mieux loti des Beatles : sa voix, la plus belle des quatre (il le niait), incarne leur vie et leur époque. Il était également le plus complexe. Antinomique. Le plus perturbé et en décalage avec ce que la célébrité leur a fait subir. Au-delà de ça, John était multiple. Un monstre de contradictions. Au scélérat hilarant succédait un imbécile bourré d'amertume. À la fois brute vicieuse et bébé pleurnichard. Très sûr de lui, gauche, flegmatique, parano, il pouvait être à la fois atrocement extravagant et étonnamment réservé. Malveillant, mais doux. Méchant et pourtant généreux. Indécis mais perspicace. Implacable, il était aussi le roi de l'autoflagellation. À jamais envieux de l'exceptionnelle virtuosité mélodique de Paul. Il n'a jamais retrouvé la même créativité magnifique après Paul (Paul non plus